

---

CÉRÉMONIE  
DU CENTÉNAIRE DE LA MORT  
DE  
GUILLAUME DUPUYTREN

A L'HOTEL-DIEU DE PARIS,

le dimanche 7 avril 1935.

---

DISCOURS DE M. ANTONIN GOSSET

Membre de l'Académie des Sciences.

---

Il y a cent ans — le dix février 1835 exactement — que furent célébrées, en l'église St-Eustache, les funérailles du plus grand chirurgien de l'époque, celui que l'on appelait déjà le « grand Dupuytren ».

La popularité de Dupuytren était telle que le char mortuaire fut dételé et traîné tour à tour, par des groupes d'étudiants et d'ouvriers, les deux classes sociales que Dupuytren avait le plus aimées, et pour lesquelles il s'était toujours dépensé sans compter.

Sur la tombe de Dupuytren, au Père-Lachaise, prirent la parole: Dominique Larrey au nom de l'Académie des Sciences, Pariset au nom de l'Académie Royale de Médecine, Orfila au nom de la Faculté de Médecine, Bouillaud au nom des amis, Hippolyte Royer-Colard au nom des disciples.

L'éloge de Pariset, lu dans la séance du 9 août 1836, est vraiment très beau. On y trouve un portrait de Dupuytren dont je ne puis m'empêcher de transcrire quelques courts fragments incomplets: «Homme d'un puissant esprit, dont la gloire sera continuée par ses élèves; mais homme d'un caractère complexe; . . . sans lâche ménagement pour le rang, le crédit ou l'autorité; *tendre toutefois pour ses amis, entrant dans leurs peines et mettant tout son art à les soulager*; . . . né pauvre, peut-être prenait-il trop de souci pour ne plus l'être; et cependant généreux et désintéressé quelquefois outre mesure. Que de contrastes!»

C'est au nom de la Faculté de Médecine, qu'Orfila prit la parole: «La perte d'une des illustrations chirurgicales de l'Europe retentira péniblement dans le monde entier.» Orfila rappelle les nominations obtenues par Dupuytren après des concours brillants et pénibles «dans lesquels il eut à lutter contre des hommes d'un mérite transcendant.» Aussi «les concours n'eurent jamais de plus ardent défenseur que Dupuytren»; c'est lui qui les fit rétablir en 1821 après une suspension de sept ans, et c'est sur sa proposition que l'on tint compte, aux concurrents, de leurs titres antérieurs, en instituant ainsi ce que nous appelons aujourd'hui l'épreuve, du reste si légitime, des «titres et travaux». Orfila termine son discours en annonçant que Dupuytren a légué à la Faculté une somme importante pour la création d'une chaire d'anatomie pathologique, destinée à son illustre ami Cruveilhier.

Au cours de ces obsèques, c'est naturellement la jeunesse qui exprime le mieux sa reconnaissance et son admiration. Voici quelques phrases de l'allocution de Royer-Collard: «Elèves de l'Hôtel-Dieu, témoins et compagnons de ses travaux, vous qui avez porté de toutes parts les enseignements de votre maître et la gloire éternelle de son école, vous qui lui devez tout ce que vous êtes, son nom vous sera toujours saint et sacré; vous resterez fidèles à sa mémoire; vous la défendrez s'il le faut, contre les erreurs et les injustices des passions humaines. Hélas! sa carrière a été bien rude!

puisse-t-il, du moins, obtenir après sa mort, cette justice bienveillante qu'on lui a trop souvent refusée pendant sa vie.»

Au nom de l'Académie des Sciences, Dominique Larrey s'exprime ainsi: «Lorsqu'un professeur tel que celui dont nous déplorons aujourd'hui la perte a rempli le monde de sa renommée. . . .»

Ainsi Dominique Larrey place au-dessus de tout, pour glorifier Dupuytren, sa qualité de professeur. Après un siècle écoulé, il apparaît bien, en effet, que Dupuytren fut avant tout un professeur et un chef d'école, et comme professeur, un homme que personne n'égallera jamais.

Larrey retrace à grands traits, la carrière de Dupuytren, puis continue ainsi: «C'est à notre départ pour l'expédition de Russie (1812) que M. Dupuytren . . . fut promu à la chaire de professeur de chirurgie devenue vacante par la mort de mon illustre maître Sabatier.

« Cette chaire fut bientôt convertie en celle de clinique à l'Hôtel-Dieu.

« Admis à l'Académie des Sciences en 1825, il s'y fit bientôt remarquer par ses intéressantes discussions et par ses rapports lumineux.

Et Dominique Larrey conclut:

« Les travaux et le nom de ce grand chirurgien resteront gravés dans les fastes de la science. »

A l'Académie des Sciences, c'est au fauteuil de Percy, devenu vacant le 18 février 1825, que Dupuytren fut élu, le 4 avril. L'Académie des Sciences, dit-on, aurait eu l'intention de ne pas nommer un représentant de la chirurgie. En effet, Geoffroy St Hilaire proposa à la Compagnie d'écarter les candidatures des chirurgiens « suspects d'oublier trop facilement la science pour la pratique. » C'était la seconde fois que cette proposition voyait le jour, car elle avait déjà été formulée au moment de l'élection de Boyer. Cependant, cette fois encore, on passa outre, un chirurgien fut nommé, et ce chirurgien fut Dupuytren. C'est Pelletan, le prédécesseur de Dupuytren à l'Hôtel-Dieu, — et que n'a-t-on pas écrit sur les rapports de Pelletan et de Dupuytren! — c'est Pelletan qui fut rapporteur de la section de mé-

decine, et vous ne serez sans doute pas surpris quand je vous aurai dit que Dupuytren fut peu favorisé, dans le classement, par la section: Larrey en premier, Richerand et Roux sur la même ligne, et enfin Dupuytren, Jules Cloquet, Alibert, Serres et Desgenettes furent, dans cet ordre, ainsi présentés. Dupuytren fut élu au premier tour, à une très grande majorité (41 voix) contre cinq voix à Roux, trois voix à Larrey, Alibert, Richerand et Jules Cloquet obtenant chacun une voix. Dupuytren avait alors 47 ans. C'était la dernière fois, vraisemblablement, et la plus rude, où il aurait à solliciter les suffrages.

Or ce ne fut pas la dernière fois: Dupuytren, en effet, brigua encore, quelques années après, un autre suffrage mais cette fois, ce fut le suffrage populaire, et celui qui, dans toutes ses compétitions contre des hommes de la plus grande valeur, avait toujours triomphé, connut, ce jour-là, la défaite, et pour rendre celle-ci encore plus amère, ce fut dans sa province natale, dans cette partie de notre belle France qui a vu naître, outre Dupuytren, des célébrités comme Boyer, Gay-Lussac et notre éminent confrère, heureusement encore bien vivant, le professeur d'Arsonval.

Le fauteuil que Dupuytren venait de conquérir, de façon si éclatante, fut occupé ensuite par Breschet (1835), par Lallemand (1845), par Cloquet (1855), par Charcot (1883), par Potain (1893), par Laveran (1901), et depuis 1922, il est occupé par mon éminent confrère et ami, le professeur Hyacinthe Vincent.

La seconde fois que l'Académie des Sciences se fit représenter à une cérémonie pour glorifier Dupuytren, ce fut le 17 octobre 1869, lors de l'inauguration de la statue à Pierre-Buffière; Hippolyte Larrey, le fils de Dominique Larrey, prit la parole, avec une chaleur, une émotion qui manquaient vraiment trop, on peut bien le reconnaître après cent ans écoulés, au discours de Dominique Larrey.

Après un préambule où Hippolyte Larrey réclame l'indulgence, après avoir rappelé les noms de bien des élèves disparus de Dupuytren «qui ne sont plus là aujourd'hui pour saluer son image de leur

présence, de leur admiration et de leur gratitude», après avoir salué «le digne compatriote, le savant disciple et le fidèle ami de M. Dupuytren, M. Cruveilhier qui «a voulu, malgré l'âge et la fatigue, présider au couronnement de cette statue, au milieu de nos sympathies et de nos respects», Hippolyte Larrey retrace à grands traits la vie de Dupuytren et s'excuse de refaire «un éloge déjà tant de fois si bien fait».

Aujourd'hui, c'est à moi qu'échoit le périlleux honneur de parler, au nom de l'Académie des Sciences, à cette célébration du centenaire de la mort de Dupuytren. Je ne suis pas sans éprouver une réelle émotion, quand je songe que cet hôpital fut le théâtre du labeur surhumain fourni chaque jour par Dupuytren, à la tête de la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu, pendant 23 ans, de 1812 à 1835.

Je n'ai pas à imiter mon illustre prédécesseur Hippolyte Larrey et à m'excuser de refaire à mon tour un éloge qui a été «tant de fois si bien fait». Car je n'ai pas à refaire cet éloge et à retracer la vie chirurgicale admirable de Dupuytren, alors que tout a été si bien dit par ceux que j'ai déjà cités, et aussi par Malgaigne, par Vidal (de Cassis) et par tant d'autres.

Sur Dupuytren, en effet, tout a été dit et redit, en bien et en mal, et aujourd'hui même, dans les différents discours qui seront prononcés, il y aura forcément des répétitions; mais qu'importe après tout, pour un homme comme Dupuytren, dont on ne saura jamais trop proclamer la gloire.

Un grand opérateur comme Dupuytren, un professeur hors pair comme lui, laisse surtout, après sa disparition, comme preuve de sa valeur, la profonde empreinte dont il a marqué ses élèves immédiats. Quant au bagage scientifique d'un grand chirurgien, les critiqueurs quand même le trouveront toujours trop faible par rapport à la renommée de leur auteur. L'œuvre de Dupuytren est cependant considérable. C'est lui qui réséqua le premier, en 1812, le maxillaire inférieur; on lui doit la ténotomie sous-cutanée du sterno-mastoïdien dans le torticolis; on lui doit certaines ligatures artérielles impor-

tantes; on lui doit un instrument ingénieux, l'entérotome. La découverte de l'entérotome n'est pas seulement l'apport d'un instrument nouveau, c'est le début de toute une méthode qui, en chirurgie gastro-intestinale, a fait faire d'immenses progrès, la méthode de l'écrasement.

On doit à Dupuytren une quantité considérable de travaux publiés par lui ou par ses élèves, travaux devenus classiques, et dont on trouve la liste complète dans l'éloge d'Hippolyte Larrey.

Mais ce qui a fait, par dessus tout, la grandeur de Dupuytren, c'est son enseignement anatomo-clinique, et c'est parce que notre pays a possédé des hommes comme Laënnec, comme Bichat, comme Dupuytren, que l'enseignement clinique français a conquis le monde. Voilà le plus grand titre de gloire de Dupuytren!

Ce que les contemporains ne pouvaient pas faire avec équité, nous pouvons le tenter aujourd'hui, avec le recul d'un siècle, et juger avec impartialité l'œuvre et l'homme.

Un très grand mérite de Dupuytren, c'est d'avoir compris, dans le cours de ses études médicales, qu'un chirurgien ne doit pas seulement connaître à fond l'anatomie du corps humain et avoir pratiqué, avec une méthode impeccable, la médecine opératoire. Dupuytren voulut aussi acquérir — et il réussit pleinement — de solides notions d'anatomie comparée et il travailla avec Cuvier —, des connaissances en chimie et il les acquit auprès de Thenard —, des connaissances en physiologie, et il fit de l'expérimentation, et publia, par exemple, en 1807, à l'Académie des Sciences, un mémoire sur « l'espèce et le degré d'influence que les nerfs du poumon exercent sur la respiration », travail dont l'impression fut ordonnée par l'Académie, après un rapport de Hallé.

Je ne parle pas de ses travaux anatomo-pathologiques. Je laisse ce soin à notre éminent doyen, M. le professeur Roussy, le successeur d'Orfila, titulaire actuel de la chaire d'anatomie pathologique, celle de Cruveilhier.

Avec de telles connaissances, Dupuytren était armé comme aucun de ses prédécesseurs ne l'avait été, et mieux que la plupart de ses successeurs ne le furent. C'est dans la manière dont Dupuytren a coordonné ses études médicales, depuis leur début jusqu'à l'âge de 30 ans, que l'on trouve la meilleure preuve de sa magnifique intelligence.

Beaucoup de générations chirurgicales de notre pays ont consacré trop de temps aux études anatomiques. Il faut à tout chirurgien une très solide base anatomique qui demande un travail de plusieurs années, c'est entendu, mais il lui faut autre chose; il lui faut de grandes connaissances anatomo-pathologiques, et aussi, comme nous dirions aujourd'hui, de solides notions biologiques. Dupuytren avait tout cela, autant qu'on pouvait l'avoir au début de l'autre siècle, et c'est, en se plaçant à ce point de vue, qu'on peut dire qu'il a été unique. C'est lui qui a contribué à créer l'esprit anatomo-clinique.

L'acquisition de ces vastes connaissances n'empêcha pas Dupuytren de fréquenter, autant que quiconque, les amphithéâtres de médecine opératoire. N'est-ce pas un de ses meilleurs biographes qui raconte ainsi le concours pour la chaire de médecine opératoire: «C'était en 1812, le concours s'ouvre; des talents de premier ordre se présentent: Roux, Marjolin, Tartra, tels sont les redoutables athlètes à qui Dupuytren va disputer la victoire. Quoi que la malignité veuille insinuer contre les concours, il suffirait de celui-là pour trancher toute objection, tant il fut sévère, brillant, solennel! Pendant près de quarante jours, les concurrents furent tenus en haleine, et eurent à traiter, en face d'un public et d'un jury plein de lumières, les plus hautes questions de la chirurgie. Ils firent des réponses écrites, l'une en français, l'autre en latin; des leçons orales et des thèses, où ils argumentèrent l'un contre l'autre; et finalement des opérations sur le cadavre. Il y en eut trois, particulièrement l'amputation d'un bras dans l'articulation supérieure. Dupuytren mit tant de prestesse à la faire, que les yeux cherchant encore le bras dans son lieu naturel,

ce bras était aux pieds de l'opérateur.» Ce passage plein de saveur est de Pariset.

«Il était inséparable dans ce travail (de préparation aux concours) avec notre honoré collègue le Dr Alard, avec qui il partageait tout: tout, c'est-à-dire une petite chambre, trois chaises, une table, du pain, de l'eau; et à côté de quelques volumes d'écrivains classiques, que les deux amis relisaient avec délices, une sorte de lit sur lequel ils oubliaient un instant les fatigues du jour (Pariset).»

Je disais qu'on a tout reproché à Dupuytren. Ne lui a-t-on pas, tout récemment encore, sous la plume d'un collègue distingué et habituellement bienveillant, reproché de ne pas s'être laissé opérer d'un épanchement pleural! L'auteur oublie que Dupuytren qui se savait condamné — les foyers cérébraux constatés à l'autopsie le prouvent —, préférerait, sans doute, ne plus lutter et quitter cette vie où son rôle à lui, homme d'action, était terminé.

Si Dupuytren n'a pas écrit ses mémoires, s'il n'a pas cherché à défendre son œuvre et ses actes, — lui, je le répète, homme d'action avant tout, — il a laissé ce soin à ses élèves directs et à nous tous, ses obligés. Et cela est peut-être mieux ainsi. Sa gloire en éclate plus pure à la lumière des faits eux-mêmes.

Il n'a rien manqué à Dupuytren. Il a eu tout: l'intelligence, le savoir, le talent, le caractère. Il ne lui a même pas manqué l'envie et la jalousie de quelques-uns de ses contemporains, et l'injustice de quelques hommes de la postérité.

Ne lui a-t-on pas reproché de manquer de culture classique? Or, et c'est à Hippolyte Larrey que j'emprunte ces quelques lignes: «Dupuytren a rédigé à propos de la mort du duc de Berry, une brochure ayant pour titre: Déposition faite, ce 25 mars 1820, à la Chambre des pairs, sur les événements de la nuit du 13 au 14 février.» «Ce rapport, continue Hippolyte Larrey, est, paraît-il, un modèle de convenance, de goût et de style; il valut même à son auteur un bel éloge de la part du célèbre Fontanes qui s'y connaissait. «Il vous a fallu, lui disait-il, toute votre vie pour devenir le premier de



votre art, et voilà qu'un grand crime aura fait de vous un grand écrivain.»

Est-ce trop demander que d'espérer qu'après la belle cérémonie de ce jour, il ne soit plus question de ces critiques, regrettables surtout pour ceux qui les rééditent? Un siècle s'est écoulé depuis la mort de Dupuytren, et sa gloire n'a fait que grandir. Cela suffit!

Et maintenant, représentez-vous par la pensée, cet homme de grande intelligence, pourvu d'une telle instruction anatomo-clinique, riche de dons inouis, ayant l'art du diagnostic, possédant un caractère d'une trempe exceptionnelle, ayant un grand talent d'opérateur, avec le haut sentiment de ses devoirs envers les humbles, et placé encore tout jeune à la tête du plus grand service de chirurgie de l'époque. Que ne fera-t-il pas! Quelle auréole de gloire ne projettera-t-il pas sur la clinique et sur son pays? Mais, — car il y a un mais, — tout cela se passait, malheureusement, à la période la plus épouvantablement désastreuse de la chirurgie, désastreuse aussi bien pour les opérateurs — qui finissaient par perdre la foi — que pour les opérés qui succombaient en proportion effrayante. Imaginez au contraire, Dupuytren à la tête du service de l'Hôtel-Dieu aux environs de l'an 1880, et concluez!

Dupuytren, en effet, a eu le grand malheur de naître cinquante ans trop tôt, et d'exercer son art à une époque de véritable régression chirurgicale, alors que les pansements avec le vin aromatique, la poudre de quinquina, les essences, qui constituaient une sorte d'antiseptie avant la lettre, avaient disparu, pour être remplacés par les pommades, le cataplasme et la saignée!

L'anesthésie ne fit que rendre la chirurgie plus meurtrière encore, parce que plus audacieuse, et la période chirurgicale qui s'étend de 1840 à 1870 fut encore plus terrible que celle de 1800 à 1840.

Il fallait Pasteur, il fallait l'asepsie, il fallait Terrier, ce grand chirurgien dont nous fêterons le centenaire en 1937, pour que la chirurgie pût être mise en œuvre avec sécurité. Mais ce que Dupuytren, avec sa grande conscience, avait parfaitement compris, c'est qu'on de-

vait, à son époque, réserver l'acte opératoire aux cas où la vie est immédiatement menacée. Avec les années, Dupuytren opéra, en effet, de moins en moins, car il avait le respect de la vie humaine. Que vouliez-vous que Dupuytren fît de vraiment grand, en chirurgie opératoire, sans anesthésie et surtout sans aseptie!

Mon éminent collègue, le professeur Bernard Cunéo, qui occupe actuellement la chaire de Dupuytren, cette chaire dans laquelle ont enseigné depuis cent ans tant de chirurgiens distingués, le professeur Cunéo vous exposera sûrement en détail, telle que la relatent les écrits de l'époque, une matinée de travail de Dupuytren à l'Hôtel-Dieu. Je veux lui laisser ce soin. Mais quel merveilleux spectacle procurerait aujourd'hui, si le cinéma eût été inventé un siècle plus tôt, un film reproduisant une matinée de travail de Dupuytren! Quelle admirable leçon pour tous, et dans tous les domaines, aussi bien dans le domaine de la chirurgie que dans le domaine moral!

Je termine.

Dupuytren fut le plus grand chirurgien de son temps. C'est là une vérité admise par tous. Comme homme, il dominait. Il avait le sang-froid et le courage, et ne craignait aucune responsabilité. On réclame, dans tous les milieux, des hommes d'autorité et quand il en surgit un, tous s'unissent contre lui!

Il avait le courage civique; il le montra aux jours sombres de 1814, lorsque, à la tête de ses élèves, il se porta jusqu'aux lignes ennemies.

Il avait la bonté et la pitié pour les déshérités, et chaque matin, il en donnait la preuve, à sa consultation de l'Hôtel-Dieu, par l'accueil qu'il réservait aux plus pauvres, surtout aux enfants et aux malheureux aveugles. N'est-ce pas lui qui fit enlever la camisole de force aux malheureux atteints de la rage?

Il avait le culte de l'amitié, au moins pour les amis fidèles et sincères, dont Cruveilhier.

Il avait la reconnaissance, témoin sa donation à Charles X. Quelle

grandeur dans la lettre d'envoi! «Sire, grâce en partie à vos bienfaits, je possède trois millions: je vous en offre un; je destine le second à ma fille; et je réserve le troisième pour mes vieux jours!»

Il avait la générosité, témoin sa donation pour une chaire d'anatomie pathologique en faveur de son ami Cruveilhier.

Il fallait Balzac pour comprendre Dupuytren; relisez la Messe de l'Athée, ce chef-d'œuvre!

Flaubert aurait dit de Dupuytren que c'était un «Grand Monsieur».

Disons que ce fut un grand chirurgien et un grand homme, et qu'il a droit à l'immortalité.



---

CÉRÉMONIE  
DU CENTENAIRE DE LA MORT  
DE  
GUILLAUME DUPUYTREN

A PIERRE-BUFFIÈRE (Haute-Vienne)

le Dimanche 21 juillet 1935.

---

DISCOURS DE M. JEAN-LOUIS FAURE  
Membre de l'Académie des Sciences.

---

MON CHER MAITRE,  
MON CHER ET GRAND AMI D'ARSONVAL,

Je veux que mon premier mot soit pour vous, parce que, sans vous, je ne serais pas ici, à votre côté.

Vous êtes, comme Dupuytren, un fils de cette terre limousine, et vous venez le voir, en voisin, ainsi qu'un compagnon de gloire!

Mais Dupuytren n'a laissé qu'un grand nom. Vous laissez, vous, une grande œuvre. Dans ce monde miraculeux de l'électricité, vous avez dévoilé des secrets inconnus et d'une telle nouveauté, que lorsqu'il a fallu leur donner un nom, on n'a pas pu faire autrement que de prendre le vôtre. . Et vous êtes aussi de ceux dont la vieillesse souriante semble s'écouler en dehors du temps. Le temps ne compte

plus pour vous, puisque vous êtes sûr de vivre tant que vivra la Darsonvalisation, c'est-à-dire toujours!

Puissiez-vous donc, cher et grand ami, venir pendant longtemps encore au pays de votre jeunesse, dans ces montagnes bien-aimées, respirer l'air de votre enfance, au milieu des doux souvenirs qui rechauffent le cœur, au soir d'une si belle vie. . . .

MESSIEURS,

Il y a quelques mois à peine, c'est à Paris, dans cet Hôtel-Dieu qui a remplacé le vieil Hôpital disparu, mais dont je me souviens encore d'avoir vu se dresser sur le bord de la Seine les murailles lépreuses — c'est dans l'amphithéâtre qui porte son nom que nous avons célébré la mémoire de l'homme qui, il y a cent ans, emportait avec lui dans la tombe le plus grand nom de la chirurgie française.

Mais il est bon, mais il est juste que nous venions consacrer cette grande mémoire dans les lieux mêmes où naquit Dupuytren.

Si Paris, si la Grande Ville l'a façonné, comme tant d'autres, au creuset bouillonnant de ses passions, c'est ici, c'est dans ce village qu'il a pour la première fois senti passer sur son visage le vent qui descend des montagnes! C'est ici, c'est dans ce village que ceux dont il tenait, avec son sang, sa force et sa vertu, l'ont nourri du suc de la terre, de cette terre limousine où, sur le vieux granit des âges primitifs, on voit de tous côtés, dans les vertes prairies, murmurer des sources limpides, à l'ombre des grands châtaigniers!

C'est Paris qui donne aux grands hommes l'ardeur, l'émulation et les moyens de travailler, et qui leur donne aussi la consécration de la gloire. Mais c'est la terre maternelle qui leur donne la vie et la force et la race, et cette puissance d'action qui les conduit jusqu'aux sommets. . . .

C'est pourquoi nous sommes ici, c'est pourquoi nous venons, pieusement, dans le pays qui l'a vu naître, apporter à l'enfant de cet humble village l'hommage qu'il a mérité.

C'est pour la quatrième fois qu'un membre de l'Académie des Sciences vient, en son nom, s'associer au grand souvenir qu'à laissé, dans l'esprit des hommes, le chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

Au jour des funérailles ce fut Larrey, le Grand Larrey, le chirurgien sans peur et sans reproches . . . Et puis ce fut son fils, vivante image de son père. C'est lui qui vint ici faire entendre la voix des hommes qui avaient connu Dupuytren et qui pouvaient parler de lui pour l'avoir vu à l'œuvre . . . C'était le 17 Octobre 1869. Et quelques vieillards du village s'en souviennent peut-être encore! . . .

Et maintenant voici qu'un siècle tout entier vient réveiller cette grande mémoire!

Pendant tout le cours de ce siècle, qui a vu s'accomplir des prodiges inconcevables et s'écrouler un monde, elle ne s'est jamais éteinte. Il y a trois mois, à l'Hôtel-Dieu, dans l'Amphithéâtre qui porte le nom de notre héros, c'est mon éminent confrère Gosset qui, dans un discours d'une très grande élévation, est venu nous dire ce que peut penser d'un chirurgien comme Dupuytren, un chirurgien comme lui.

Et c'est à moi qu'échoit l'honneur de venir aujourd'hui, à cette place même où se tenait jadis le fils du grand Larrey, évoquer ces grands souvenirs! . . .

Que dire qui n'ait été dit sur une si haute figure? Au cours de sa vie douloureuse et triomphante, Dupuytren a connu toutes les extrémités des conditions humaines. Il a connu la joie du travail et l'ivresse de la découverte. Il a connu la pauvreté et presque la misère, et cette opulence splendide qui lui permit d'offrir un million à son Roi partant pour l'exil. Il a vu se dresser contre lui l'envie secrète et la jalousie basse, et la haine qu'on porte aux forts. Mais cette jalousie, qui fermentait autour de lui, a pénétré dans sa poitrine et mordu son cœur inflexible. Car il a souffert, on le sait, alors qu'il igno-

rait encore jusqu'à quelle hauteur il s'éleverait un jour, il a souffert, dans sa jeunesse, de voir les compagnons de ses travaux et de ses études, les Bichat et les Laënnec, monter plus vite et plus haut que lui vers cette juste renommée dont tout homme a le droit de porter dans son cœur la noble ambition.

Ce fut, en vérité, un spectacle extraordinaire que de voir tout à coup cette pléiade de jeunes savants se dresser en quelques années dans une atmosphère nouvelle, sur les débris d'un monde anéanti — ainsi qu'on voyait s'élever vers des destinées immortelles, parmi la fumée des batailles, les jeunes généraux des armées de la République.

Si nous voulons pénétrer dans l'âme et dans le cœur de tous ces jeunes hommes, il faut nous transporter au temps où ils vécurent. Et, bien que nous ayons assisté nous-mêmes à des événements formidables et d'une grandeur presque surhumaine, nous avons peine à nous rendre compte de l'atmosphère qu'on respirait dans cette fournaise démoniaque qu'était alors la Ville de la Révolution!

De 1789 à 1794, de sa treizième à sa dix-septième année, Dupuytren était élève au Collège de la Marche, rue de la Montagne Ste Geneviève, en plein Paris révolutionnaire, à 300 mètres du Club des Cordeliers, et quelques échos des événements du dehors devaient sans doute traverser les murs du vieux Collège. Lorsqu'il en sortit, il n'était plus un enfant. Après quelque temps passé dans le Limousin où son père, qui voulait en faire un chirurgien, s'était opposé à son départ pour les armées qui combattaient aux frontières, il était revenu à Paris et était entré à la Charité, dans le service de son compatriote Boyer, d'Uzerche, qui commençait alors la magnifique carrière qui devait faire de lui le chirurgien de l'Empereur!

Que pouvaient être ces études, dans ces heures sinistres, dans ces jours pathétiques? Et que pouvait-il se passer dans l'âme de ces étudiants, alors que, par une magnifique soirée de Germinal, comme le soleil descendait lentement sur l'horizon de pourpre et d'or, la tête de Danton roulait sur l'Echafaud?

Que disaient-ils, que pensaient-ils, ces jeunes gens, entrant à peine dans la vie, quand chaque jour le sang coulait à flots sous le couperet de la place de la Révolution? Que disaient-ils, que pensaient-ils, lorsque la guillotine, exilée par la réprobation publique jusqu'à la barrière du Trône, revint à sa place première, devant la statue de la Liberté, indifférente au sang qui coulait à ses pieds, pour consommer, dans les boucheries de Thermidor la grande et terrible expiation?

Que disaient-ils, que pensaient-ils, au dernier jour de l'hécatombe, lorsque pendant plus de trois heures, devant la foule épouvantée, soixante-douze têtes furent tranchées l'une après l'autre, sur le rouge échafaud d'où le sang fumait jusqu'à terre?...

Comment, dans ces temps frénétiques où la folie des hommes et la lâcheté des assemblées avaient ramené sur la terre la sauvagerie des temps abolis, comment le cœur des jeunes gens jetés par le destin dans cet ouragan de démence, ne se serait-il pas fermé à toutes les faiblesses et cuirassé d'un triple airain? Il fallait vivre dans ce monde où de tous côtés surgissait la mort, et si l'on a pu reprocher à Dupuytren quelque dureté pour ceux qui se trouvaient sur son chemin dans les batailles de la vie, n'oublions pas qu'il fut pendant les années mêmes où se formait son caractère à la terrible Ecole de la Révolution.

Cependant, il travaillait toujours à la Charité. Au jour du 13 vendémiaire il y soigna les insurgés, mitraillés sur les marches de St Roch, alors qu'ils se portaient contre la Convention, par un général inconnu du nom de Bonaparte.

Mais il était de ceux qui savent travailler. En Février 1795, au moment de la réorganisation des Ecoles de Santé, il était nommé professeur. Il n'avait que dix-huit ans! Cela montre quelle était déjà sa valeur. Car un homme n'arrive pas, comme il le fit successivement, à tous les concours qui s'étendaient à cette époque jusqu'au professorat, sans avoir dans le cœur et dans le cerveau, non seulement le courage de la lutte, mais encore le talent de la conduire jusqu'à la victoire.



Cependant les événements suivaient leur cours. Un esprit nouveau soufflait à travers le vieux monde. En mai 1796, quelques jeunes médecins fondaient une « Société médicale d'émulation ». Quels étaient donc ces jeunes gens qui semblaient vouloir se dégager des disciplines anciennes et porter en eux-mêmes le génie d'un monde nouveau? Ils s'appelaient Portal, Fourcroy, Pinel, Bichat, Alibert, Desgenettes, Dupuytren, Corvisart, Larrey. Aucun de ces noms n'a connu l'oubli. Dupuytren en était — et il avait 19 ans! Il était prosecteur depuis un an déjà. La précocité de ses succès et le choix qu'il avait su faire de ses compagnons de travail suffirent à le situer dans ce milieu de haute intelligence et de travail obstiné. . .

Mai 1796! Depuis deux mois à peine, aux champs immortels d'Italie, le jeune Bonaparte commençait à coups de victoires, la plus belle épopée du monde . . . C'est le 9 mai qu'il franchissait sous la mitraille la chaussée du Pont de Lodi . . . et nous pouvons nous demander si, dans leurs réunions du Quintidi de chaque décade, ces jeunes Français enthousiastes et laborieux, qui avaient vu de leurs yeux les grandeurs et les misères de la Révolution, les jours affreux de la Terreur et qui assistaient maintenant à l'anarchie du Directoire, ne commentaient pas sans quelque émotion les Bulletins de l'armée d'Italie. . .

Dupuytren travaillait toujours. Il travaillait l'anatomie pathologique, pour laquelle il montrait une véritable passion; il travaillait la physiologie; il travaillait la Chimie. Il enseignait — il donnait des cours libres pour trouver le moyen de vivre, et son nom se répandait peu à peu dans le milieu des étudiants. A 24 ans il était chef des travaux anatomiques. A peine nommé à ce poste, il y montra son esprit d'organisation. Il exigea des élèves un travail régulier, dont il donnait l'exemple. Il fut le véritable créateur des études anatomiques. On était en 1801. La discipline renaissait en France où, après le coup de foudre de Marengo, le Premier Consul avait rétabli l'ordre et mis un terme aux discordes civiles.

En 1803, Dupuytren, toujours passionné de travail et de recherches

fondait la Société Anatomique, où il avait appelé à côté de lui un jeune homme qui devait devenir celui qui fut sans doute, depuis Hippocrate, le plus grand des médecins. Il s'appelait Laënnec. Dupuytren savait choisir ses compagnons de travail, et nous voyons ainsi dans quel milieu d'élite vivait ce jeune homme de 25 ans, qui en était, plus peut-être que tous les autres, l'ardent animateur.

Bichat, Dupuytren, Laënnec! Quelle fortune, en vérité, et quelle destinée que de marcher ainsi de pair avec ces héros de l'Esprit! Mais en 1802, Bichat, le jeune auteur des « Recherches sur la vie et la mort », le fondateur de l'anatomie générale, succombait à 31 ans! Un génie venait de s'éteindre, mais son œuvre restait, assurant à son nom une place immortelle parmi ceux des grands créateurs!

Mais si la mort gardait sa proie, les vivants travaillent toujours! Dupuytren continuait son enseignement. Laënnec enseignait aussi. Mais il est certain que, dans ses cours d'anatomie, de physiologie et surtout d'anatomie pathologique, qui présentaient bien des points communs avec les études de Bichat, Dupuytren, qui connaissait les idées de son ami disparu, s'abstint trop souvent de lui rendre la justice qui lui était due . . . . Mais Laënnec était là, qui le défendit avec ardeur, qui ouvrit même, à son tour, un cours d'anatomie pathologique, qui fut triomphal et dans lequel il s'appliqua à rendre à Bichat ce qui appartenait à Bichat.

Dupuytren n'était pas homme à pardonner. C'était un travailleur acharné, mais c'était aussi un passionné, que tourmentait l'ambition de parvenir, en brisant au besoin les obstacles et les rivaux. L'amitié de Laënnec et de Dupuytren ne survécut pas à ces discussions . . . Chacun s'en fut de son côté . . .

Dupuytren a connu, vivant, les enivrements de la gloire, qui ne l'ont pas fait plus heureux . . . Laënnec auquel il survécut dix ans, et qui repose depuis plus d'un siècle dans un petit cimetière de Bretagne, a-t-il pressenti que son nom, grand parmi les plus grands, entrerait dans l'Histoire éternelle?

Paix à leurs cendres! Tous deux sont endormis dans la sérénité

de la mort. Mais dans cette querelle pour la vérité, Dupuytren n'eut pas le beau rôle. Ce sont des erreurs de cette nature, comme aussi sa volonté d'être toujours et partout le premier qui firent à Dupuytren tant d'adversaires, tant d'ennemis cachés ou déclarés. Mais si nous sommes ici pour ne rien cacher de la vérité, nous y sommes aussi pour défendre Dupuytren contre des attaques injustes, contre des accusations imméritées. Car lui aussi souleva par ses triomphes successifs, et justifiés par sa haute valeur personnelle, des jalousies féroces et des calomnies misérables. — Une de ces calomnies, qui avaient attiré sur Dupuytren une sorte de réprobation, vient d'être étalée au grand jour par le Dr Delhoume, qui préside avec tant d'autorité à la manifestation d'aujourd'hui, et qui vient de consacrer un très bel ouvrage à la mémoire de Dupuytren. Boyer appelait Dupuytren son fils et désirait lui donner sa fille. La date du mariage avait été fixée. Le jour de la cérémonie, Dupuytren ne vint pas. On juge du scandale, largement exploité contre lui. Or il résulte avec une parfaite clarté de la correspondance échangée entre Boyer et Dupuytren, correspondance qui a été conservée, et que nous avons eue sous les yeux lors de la cérémonie de l'Hôtel-Dieu, que Dupuytren, connaissant la froideur de la jeune fille à son égard, avait loyalement averti Boyer, lequel, comme il est d'usage, ignorait tout, de l'impossibilité de ce mariage. C'est Boyer qui, dans cette circonstance, pressentant le grand avenir de son élève, refusa de se rendre à ses raisons. Dupuytren, a agi au contraire, avec une grande délicatesse qui l'honore profondément. Il s'est laissé accuser, calomnier, vilipender! il a gardé le silence sur un événement dont il était seul à souffrir et dont il a accepté de prendre une responsabilité qui ne lui appartenait pas. Aujourd'hui nous connaissons la vérité. Quels que soient les défauts de son caractère, la noblesse de sa conduite en cette affaire douloureuse, doit lui faire beaucoup pardonner.

Ne voyons donc chez lui que ce qu'il fit de grand, et puis, je le répète, comment nous étonner que la plupart des hommes de ce temps se soient lancés avec quelque rudesse dans la lutte pour

l'existence. Au moment où se forme le caractère, ils vivaient tous dans la violence. Qu'avaient-ils sous les yeux? Le désordre, les rues livrées aux fureurs de la populace, les campagnes peu sûres, la Jacquerie dans tant de châteaux dont les ruines couvrent encore la France, la Vendée en feu, la guerre en permanence à toutes les frontières, et l'anarchie et la misère, et par dessus tout, le souvenir de ces années terribles où, dans toute la France, le couperet de la guillotine, le « glaive de la loi » comme on disait alors, organisait partout le massacre légal... Comment veut-on que le spectacle quotidien de ces horreurs et de ces calamités n'ait pas rejeté bien des cœurs vers un égoïsme farouche? Il y a toujours des âmes saintes, plus encore peut-être aux heures les plus troubles. Mais nous ne pouvons demander à tous la sainteté du cœur — et les hommes restent les hommes!...

Peu à peu, d'étape en étape, de concours en concours, Dupuytren s'élevait toujours. En 1805, après un concours chaudement disputé par Roux, il était nommé chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, dont le chirurgien en chef était Pelletan. Il ne devait plus sortir de cet hôpital, où se déroula tout entière sa magnifique destinée. En 1808, il devenait chirurgien-adjoint, avec un service un peu plus actif, car Pelletan vieillissait à mesure que s'affirmait aux yeux de tous la maîtrise de Dupuytren. Il est certain que celui-ci supportait difficilement l'autorité de son chef, et qu'une sourde rivalité les opposait de plus en plus. Le Dr Delhoume, que je me permets de citer et dans le beau livre duquel j'ai puisé bien des précisions, nous en donne en termes saisissants la raison profonde: « Le conflit, nous « dit-il, n'était pas tant de deux hommes que de deux épo-  
« ques. Avec Dupuytren c'était la génération ardente des hommes  
« nouveaux de la période révolutionnaire qui montait et qui disper-  
« sait devant elle les systèmes, les théories, les dogmes, les classifi-  
« cations, les sophismes. Les armes de ces hommes nouveaux, for-  
« més pour la plupart à la dure école de la misère et du labeur for-  
« cené, c'étaient la science précise des salles de dissection et des labo-

« ratoires et l'enthousiasme qu'elle fait naître dans le cœur de ses « prosélytes. »

Enfin, le sort qui préside au destin des Empires se prononça en sa faveur. Pelletan avait été très dévoué à Napoléon. Le 5 Septembre 1815, pendant que l'Empereur voguait vers S<sup>te</sup> Hélène, Dupuytren prenait possession de la chaire de l'Hôtel-Dieu, d'où il devait, pendant vingt ans, faire rayonner sur l'Europe entière la gloire de la Chirurgie française !

Car c'est là ce qui fit la véritable grandeur de cet homme. C'est son passage à l'Hôtel-Dieu, comme chef, comme professeur, qui fit de lui le chirurgien triomphant qui domina son époque, qui fonda cette renommée reconnue de tous ses contemporains et qui fait que son nom demeure comme le symbole éclatant de la chirurgie.

Il a été après Desault et mieux que Desault, après Corvisart et mieux que Corvisart, le véritable fondateur de la clinique française, de cet enseignement au lit du malade, qui a pris pendant tout le cours du XIX<sup>e</sup> siècle un si magnifique développement et dans lequel les médecins et les chirurgiens français ont affirmé et conservé leur maîtrise.

L'enseignement de la clinique chirurgicale demande, pour s'élever au-dessus de la banalité commune, de hautes qualités qui ne sont l'apanage que de quelques-uns. En dehors des notions générales, qui ne s'acquièrent que par de longues études et une fréquentation prolongée des hôpitaux et des laboratoires, il faut l'expérience des malades, il faut connaître l'art de les examiner et de tirer de leur examen des notions précises sur leur maladie, il faut en un mot cette faculté à la fois subtile et profonde qui constitue l'art du diagnostic, si personnel et si différent suivant les hommes qui l'exercent. Il faut le talent nécessaire pour exposer clairement ses idées et pour faire comprendre à tous les raisons de sa conviction. Il faut enfin l'art opératoire, qui domine tout, et sans lequel le beau titre de chirurgien n'est plus qu'un mot sonore et qu'emporte le vent.

Il semble bien qu'au témoignage de ses contemporains Dupuytren possédât toutes ces qualités. Son diagnostic était infallible, s'il est permis de se servir d'un tel mot dans une science comme la nôtre. Il semblait même parfois tenir de la divination, qui d'ailleurs, il faut bien le dire, n'est pas très rare chez beaucoup d'hommes, médecins et chirurgiens, qui possèdent à la fois l'expérience et le bon sens, qualité souveraine, et qui manque à tant de gens, d'ailleurs fermement convaincus de le posséder. Mais son art supérieur était celui d'enseigner.

Écoutons le baron Larrey, alors qu'il parlait ici même, devant cette statue : « Son aptitude pour le diagnostic était merveilleuse. Il « semblait quelquefois inspiré par une sorte de divination.

« Mais son grand talent était la parole, toujours simple et admirable « de clarté, par la connaissance profonde du sujet et par la coordina- « tion méthodique des matériaux. Il n'élevait jamais le ton de sa voix « et savait imposer le silence à trois ou quatre cents auditeurs attentifs.

« Le charme irrésistible de sa parole attirait à ses leçons non seu- « lement la foule des élèves, mais un grand nombre de praticiens dé- « sireux de l'entendre et quelquefois des curieux d'une autre profes- « sion, des savants, des avocats, des médecins qui le proclamaient en- « suite un grand orateur.

« Son talent comme opérateur n'était que secondaire à celui de « professeur, mais dans les préliminaires d'une opération sanglante, « il restait encore le maître, présidant à tous les préparatifs nécessai- « res avec calme, avec méthode, avec prévoyance. Puis, au moment « d'agir, il mesurait d'un regard l'assistance et s'effaçait le plus possi- « ble pour laisser voir. Il procédait alors à l'opération, d'une main « plus ferme que délicate, mais guidée par la connaissance précise de « la région anatomique, et par un sang froid inébranlable, au milieu « même des accidents les plus imprévus et les plus alarmants. »

Ainsi parle Larrey qui l'avait vu à l'œuvre.

Il avait cependant du grand opérateur les qualités premières. Il avait la main ferme et la tête solide, le calme et la patience qui sont

peut-être les vertus fondamentales du chirurgien. L'anesthésie n'existait pas encore, et nous nous rendons mal compte aujourd'hui de l'énergie morale que devaient posséder les hommes de ce temps, et qui n'avait de comparable et de supérieure que celle de leurs opérés.

A ces puissantes qualités, d'incontestables avantages physiques venaient ajouter leur action. Il était grand, avec un large front, des cheveux abondants, de beaux yeux noirs. Il avait grande allure et la noblesse naturelle qui émanait de tout son être venait encore accroître son incomparable prestige.

Il fallait véritablement que ce prestige fut bien grand pour qu'un homme comme Bouillaud, parlant devant sa tombe, au jour des funérailles, n'hésitât pas à prononcer ces paroles, dont la boursoufflure témoigne précisément de l'impression profonde que faisait Dupuytren sur des collègues que leur situation eût dû préserver de telles hyperboles :

« Qui de nous, dit-il, en voyant pour la première fois M. Dupuytren, à l'aspect de cette majesté dont sa personne portait l'empreinte, ne s'est jamais senti saisi de ce frémissement intérieur, de cette sorte de secrète horreur qui, suivant les poètes, agitait les mortels quand ils se trouvaient en présence des dieux. C'est qu'en effet, il y avait quelque chose de divin dans le glorieux professeur qui vient de mourir. . . . »

Écoutons plutôt les paroles simples de Royer-Collard, parlant au nom de ses élèves :

« Ceux-là seuls ont le droit de dire, parce qu'il leur a été permis d'en bien juger, combien son aspect était puissant, son coup d'œil infallible, sa main vite, sûre, infatigable. Ceux-là enfin ont vu par eux-mêmes, ce qu'il y avait dans cet homme extraordinaire de rares et inappréciables qualités ».

C'est cette situation morale, c'est ce prestige extraordinaire qui le conduisirent à l'Institut, à 48 ans, alors qu'il était encore relativement jeune. Il y fut élu le 6 avril 1825.

Le 21 Février, une élection avait eu lieu pour remplacer Deschamps. Boyer, de 17 ans plus âgé que Dupuytren, et qui d'ailleurs, était parfaitement digne de ce grand honneur, avait été élu. Mais Dupuytren avait eu treize voix, ce qui montre qu'il avait des partisans convaincus. La mort de Percy, survenue quelques jours plus tard, entraîna une nouvelle élection. Il eût été tout naturel, au moment où disparaissait un grand chirurgien militaire, un homme qui avait donné de si hautes preuves de sa valeur au cours des guerres de la Révolution et de l'Empire, qu'on lui donnât comme successeur un homme de sa taille, comme Larrey, chirurgien en chef de la Grande Armée, héros de vingt batailles, qui avait suivi les soldats de la France des déserts brûlants de l'Égypte aux neiges de Russie, en passant par Austerlitz, et qui avait failli mourir à Waterloo . . . Sans doute c'étaient là des titres qui ne comptaient guère, auprès de bien des hommes, sous la Restauration. Mais depuis quatre années l'Empereur était mort, les passions s'étaient apaisées et la légende du héros qui reposait à St<sup>e</sup> Hélène s'emparait peu à peu du cœur et de l'imagination des hommes. Napoléon, parlant de Larrey dans son testament, avait écrit de sa main: «Il est l'homme le plus vertueux que j'aie connu!» Le monde entier connaissait cette phrase. Celui qui l'avait méritée se présentait aux suffrages de l'Académie, pour y tenir la place de son compagnon d'armes. La commission l'avait présenté en première ligne. Malgré ce choix, qui témoigne en faveur de l'impartialité politique de la commission — et par un phénomène qui se renouvelle assez souvent, Larrey, présenté en première ligne, n'eut que trois voix! Dupuytren, moins âgé que lui de 11 ans, en eût quarante et une! Larrey dut attendre la mort de Pelletan en 1829, pour entrer enfin, à 63 ans, à l'Académie des Sciences, d'ailleurs assez péniblement, au second tour, par 28 voix contre 25, qui allèrent à Roux!

Si j'ai raconté, avec quelques détails, l'histoire de cette élection, c'est parce qu'elle illustre d'une manière éclatante la place que tenait Dupuytren dans l'esprit de ses contemporains.



C'est donc en réalité son éloquence, son magnifique talent de professeur qui avaient créé autour de Dupuytren cette atmosphère d'universelle admiration. C'est là ce qui a fait sa véritable grandeur; c'est là ce qui a fait de lui le chirurgien qui a dominé la France, et l'Europe, et le monde; c'est là ce qui a transporté son nom, répété d'écho en écho, jusqu'aux extrémités de la terre et qui fait que, jusqu'à nos jours, il est demeuré vivant! C'est assez pour sa gloire et pour celle de sa patrie!

Mais il ne fut jamais un de ces hommes capables de ces grands coups d'aile qui laissent une trace profonde dans l'histoire de la chirurgie. Il ne fut jamais un de ces voyants inspirés qui s'élèvent et planent dans les régions supérieures où communient ensemble ceux qui ont ouvert quelque voie nouvelle dans l'histoire de l'esprit humain.

Il a peu écrit. On le lui a reproché, et on a eu bien tort. Il servait mieux la science, il remplissait mieux son rôle d'éducateur par la parole et par l'action. Il a merveilleusement fait comprendre à tous ce qu'était de son temps la pathologie chirurgicale et aussi l'art opératoire. Il a, dans son service de l'Hôtel-Dieu, où il passait, infatigable, cinq heures tous les matins, formé d'innombrables élèves. Mais il n'a pas été le créateur, il n'a pas été celui dont il reste, quand il a disparu, autre chose qu'un grand souvenir.

D'ailleurs à cette époque d'une chirurgie brutale et meurtrière, les qualités nécessaires au grand opérateur passaient en réalité au second plan. Sans doute Dupuytren les possédait, mais des hommes comme Dubois, comme Roux, comme Lisfranc, comme Récamier, chirurgien-né, égaré dans la médecine, lui étaient supérieurs, sinon par le sang froid, qui ne se démentait jamais, au moins par la rapidité du geste, l'habileté technique et les mille détails qui donnent à tout acte chirurgical ce cachet personnel qui peut en faire, suivant les cas, la lourde besogne d'un manœuvre ou le travail d'un grand artiste.

Mais les qualités que l'on demandait au chirurgien d'alors n'étaient pas celles que l'on exige du chirurgien d'aujourd'hui.

Gosset, dans son beau discours de l'Hôtel-Dieu a dit: « Dupuytren « a eu le grand malheur de naître cinquante ans trop tôt et d'exercer son art à une époque de véritable régression chirurgicale ». Peut-être a-t-il raison. . . Je n'en suis pas certain. S'il était venu cinquante ans plus tard, à l'heure où Pasteur apparut comme le prophète d'un monde nouveau, eût-il été Lister? eût-il été Terrier? Il est permis d'en douter!

Ah! s'il avait compris la doctrine nouvelle, oui, il en eût été sans doute le magnifique apôtre. Mais l'aurait-il comprise? N'oublions pas qu'à l'heure où il vécut, et précisément à cause de son influence profonde, il a été un des auteurs principaux de cette régression qui a failli entraîner aux abîmes la chirurgie universelle. Il ne saurait d'ailleurs encourir de ce chef aucune responsabilité morale, car Pasteur n'était pas venu et nul ne saurait faire grief à Dupuytren, pas plus qu'aux chirurgiens de son époque de n'avoir pas eu le génie de devancer son temps. Ce grand réaliste, malgré son esprit clair, s'était laissé séduire par les théories absurdes et funestes de « ce despote médical, furieux et sanguinaire » comme dit Lecène, que fut Broussais, qui ramenait toute la pathologie à la gastro-entérite et à l'inflammation, et, en conséquence, toute la thérapeutique à la diète, aux sangsues et aux saignées à répétition.

Comment Dupuytren qui, par ses études passionnées d'anatomie pathologique, savait qu'il y a tout de même autre chose que la gastro-entérite, s'était-il laissé séduire par le visionnaire forcené que fut Broussais? Ascendant personnel? Éloquence persuasive? Qui sait? Mais ce que nous savons, c'est que, pour prévenir chez les blessés la fièvre due à l'infection, il les traita par la diète, les saignées et les cataplasmes destinés à prévenir l'inflammation locale, rompant ainsi avec les chirurgiens du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui employaient le vin aromatique, les essences, et faisaient ainsi de l'antiseptie sans le savoir. Sous l'influence de cette pratique funeste, que l'autorité de Dupuytren imposa un peu partout, l'infection post-opératoire fit des progrès incessants, qui se multiplièrent encore, lorsque dix ans après sa mort, la merveilleuse et bienfaisante découverte de l'anesthésie vint

décupler le nombre des opérations. Et la chirurgie connut, jusqu'à la renaissance due à Pasteur et à Lister, les jours les plus désespérants qu'elle ait jamais vécus! C'est là, dans l'œuvre de Dupuytren, une erreur que ne pouvaient soupçonner ceux qui vivaient à son époque, qui se pressaient à ses leçons et qui répandirent à travers le monde la gloire de son nom!

Nous pouvons donc nous demander si Dupuytren eût bien compris le sens de la révolution prodigieuse qui s'est accomplie trente ans après sa mort, et s'il eût été capable de proclamer, avec l'autorité de sa voix, l'Évangile des temps nouveaux?

Car c'est sur un autre plan que celui de la parole que se développe l'enseignement de la chirurgie moderne. C'est sur le plan de l'exemple et de l'action. Le grand chirurgien n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois, alors que l'art opératoire n'était, en vérité, que le petit côté de l'enseignement clinique.

Aujourd'hui le chirurgien travaille de ses mains dans la chair et le sang des hommes, pour leur rendre les forces, la santé, la vie! Mais ici la parole est vaine! il travaille dans le silence. Il enseigne par son exemple.

Que si, par la puissance de sa méditation, ou par l'inspiration de son âme, il a le bonheur de trouver quelque arme nouvelle contre la maladie et contre la mort, alors il sera de ceux qui ne disparaîtront pas tout entiers! Il vivra par son exemple et le geste qu'il aura conçu, s'il renferme quelque chose de vrai, se perpétuera de génération en génération et continuera à sauver des vies humaines alors qu'il ne restera plus de son créateur qu'un nom, qu'un souvenir, parfois même plus rien, que la poussière du tombeau...

Quelle eût été l'action de Dupuytren, quel eût été son sort, quelle eût été sa gloire s'il avait vécu de nos jours? Nul ne le sait! Les paroles passent, les actes demeurent! Que reste-t-il de l'œuvre de Trousseau, près de celle de Laënnec? de l'œuvre de Dieulafoy, auprès de celle de Vidal, hier encore au milieu de nous? que reste-t-il de l'œuvre de Verneuil, auprès de celle de Péan?...

Tous ceux qui ont connu Dupuytren, même lorsqu'ils lui reprochent certains défauts de caractère, s'accordent à reconnaître sa bonté, son inépuisable dévouement pour les pauvres et les malheureux. Chaque jour, après les opérations, il consacrait une heure au moins à une consultation publique, où tous savaient qu'ils seraient bien reçus. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous accouraient vers lui. Il les interrogeait paternellement, allait parfois au-devant d'eux, aidant une vieille femme à s'asseoir, prenant sur ses genoux un petit enfant qu'il caressait avec un bon sourire, qui venait éclairer son visage ordinairement sévère. Quant il sentait un pauvre honteux, il l'interrogeait à part, et cet homme qui connaissait à cette époque la plus belle clientèle de Paris, faisait passer dans ses préoccupations et dans ses soins celui qui en avait le plus besoin, qu'il demeurât dans un palais, ou qu'il vécut dans un taudis. Il était généreux et pitoyable aux pauvres gens, qu'il aidait de sa bourse, et soignait avec autant de dévouement que les grands de ce monde!

A l'hôpital, sa grande simplicité était légendaire: il rentrait à pied le long des quais, jusqu'à la place du Louvre où il demeurait, grignotant le petit pain que lui fournissait l'Administration. L'éternel habit vert dont il était vêtu laissait voir quelque usure à la pointe des coudes. Mais l'habit vert ne prêtait pas à rire... C'était la couleur de la Garde, et sous la redingote grise, la couleur de l'habit que portait l'Empereur, lorsque Napoléon, au jour de la victoire, calme et grave sur son cheval blanc, entra dans quelque capitale, en avant de ses Maréchaux!

Il aimait les petits et les malheureux et ceux-ci le firent bien voir au jour des funérailles. Ce fut sa dernière victoire! La foule était immense. A St Eustache, les étudiants portèrent le cercueil du chœur de l'église jusqu'au char funèbre. Au moment où le cortège allait s'ébranler, ils dételèrent les chevaux et traînèrent eux-mêmes le char jusqu'au Père La Chaise. Sur la place de la Bastille, des ouvriers prirent le corps sur leurs épaules pour le transporter un moment! Sa mort fut comme un deuil public. Il y eut peut-être autour

---

de lui des regrets hypocrites et des rancunes satisfaites, mais beaucoup de larmes sincères coulèrent autour de son cercueil.

Chaque chose vient en son temps. Nul ne sait donc ce qu'eût été Dupuytren s'il était venu cinquante ans plus tard! Nul ne le sait ni ne peut le savoir! Mais si nous ignorons ce qu'il aurait pu être, nous savons ce qu'il a été.

Et c'est assez pour la gloire d'un homme, que de rester après un siècle comme le symbole du grand chirurgien! Et la petite ville où il a vu le jour et dont nous foulons aujourd'hui la terre maternelle, a le droit de s'enorgueillir d'un tel fils, et le devoir de veiller pieusement sur le monument élevé à la mémoire de l'homme qui, à une époque où la France venait de connaître une grandeur qui n'a pas d'autre exemple dans l'Histoire du Monde, s'est élevé assez haut dans l'admiration des hommes pour ajouter un nouveau rayon à la gloire de sa patrie!

---